

GAUEKO

REVUE LITTÉRAIRE



n°3 - février 2022 - Les ruminant-e-s



ÉDITO

Écrire est affaire de présences.



Sans doute la littérature est-elle toute désignée pour déceler dans l'aujourd'hui ces reliques d'hier qui nous hantent, dans l'ici les fantômes d'ailleurs, dans le moi des visages multiples qui nous font autres que nous ne sommes. Sans doute l'est-elle aussi pour dire ce qui ne se dit pas, décrire ce qui n'a pas de forme, mais qui s'expérimente au travers d'un sensible enivré de saveurs diffuses, d'intuitions mystérieuses et de souvenirs embrumés. Écrire, c'est s'ouvrir complètement à l'étrangeté du monde, à ce qu'il dissimule sous les fausses évidences ; c'est accepter d'être plongé dans des correspondances qu'on ne peut pas toujours comprendre, et tenter de dire l'inconnu sans en aliéner la beauté.

Réel hanté, réel qui hante : dans un cas comme dans l'autre, cela ne laisse jamais indemne. Qu'elle s'efface sous des brumes trop denses ou qu'elle devienne envahissante jusqu'à faire saturer l'esprit, la réalité demeure ce à quoi nous nous rapportons. Le premier cas laisse place au délire, le second mène à la révolte ; deux abîmes qui deviennent féconds sous la main habitée des artistes. Alors soudain, la chape unicolore d'une normalité trop sinistre est perforée de création ; l'imaginaire reprend ses droits sur les pays colonisés de nos individualités.

On laisse libre cours à ces mots qui lient et libèrent, ces images subversives, ces orgies de métamorphoses, et la vie se peuple de rêve.

Écrire est affaire de présences.

Alors laissons-les nous saisir, nous pénétrer de leurs brouillards où se dissolvent les frontières.

Sommaire

3. DEUX POÈMES

Marianne Desroziers
illustré par Lola

4. « TU ES PARTI... »

Ana Minski
Illustré par Ana Minski

5. CINQ POÈMES

Emeline Houel
Illustré par Lola

7. RIEN DE PLUS QU'UN ÉCHO I

Christophe Condello
Illustré par Ana Minski

8. LA SORCIÈRE QUI AVAIT DES CHATS

Cédric Bessaies
Illustré par Ana Minski

10. RIEN DE PLUS QU'UN ÉCHO II

Christophe Condello
Illustré par Ana Minski

11. LA PROCESSION

Jonas Verschoyle
Illustré par Ana Minski

13. RIEN DE PLUS QU'UN ÉCHO III

Christophe Condello
Illustré par Ana Minski

14. LE TROU

Antonin Draille
Illustré par Ana Minski

16. RIEN DE PLUS QU'UN ÉCHO IV

Christophe Condello
Illustré par Ana Minski

16. EAU VIVANTE

Ana Minski
Illustré Ana Minski

17. « IL Y A QUELQUES ANNÉES... »

Lina Mor
Illustré par Lola

18. Rien de plus qu'un écho V

Christophe Condello
Illustré par Ana Minski

19. REGARD D'EHPAD

Sandrine Davin
Illustré par Koba-T.

20. UN DERNIER PAS DANS LA NUIT

Joan Ott
Illustré par Lola

22. MON NOM

Ana Minski
Illustré par Koba-T.

23. PASSER L'ÉPONGE

Myriam Ould Hamouda
Illustré par Lola

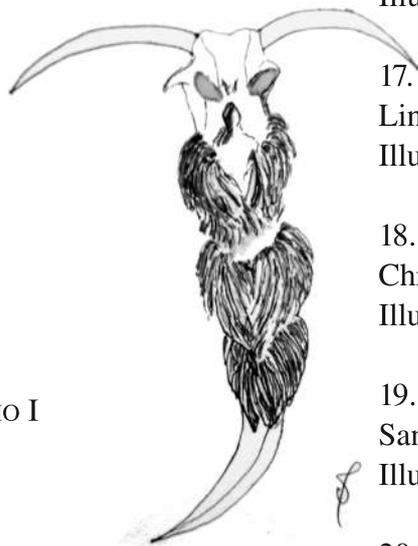
24. EXORCISME

Ana Minski
Illustré par Koba-T.

25. FEU

Eva Lebois
Illustré par Lola

26. AUTRICES ET AUTEURS



DEUX POÈMES

Marianne Desrozières

MARELLE

Au commencement
Le mouvement des pieds
Entraîne tout le reste
Bras-balanciers
Suspension du corps
Silhouette en équilibre

Sans ancrage dans le sol
Tu marches
Tu cours
Tu glisses
Emmitouflée de mots épais
Parée de mots rares et précieux

Aux détours des ruelles
Sur les strapontins des trams
À l'arrière des bus
Au milieu des places
Adossés aux statues
Sur les rebords des fontaines

Longeant les avenues
Remontant les boulevards
Tu te prends les pieds dans les mots
Trébuches mais ne tombes pas
À chaque fois le poème te rattrape
In extremis

Le plus court chemin n'est pas
Celui que tu imagines
Tu marches en crabe, pas chassés
Tu zigzagues, slalomes
Mots-obstacles à éviter
Tu t'appliques à les contourner

Si tu les heurtais
Qui sait ce qui pourrait advenir ?
Le désordre des lettres
Bouleverserait l'ordre du monde
La rue est un terrain de jeu à ciel ouvert
Où les mots s'amuse jusqu'à l'épuisement

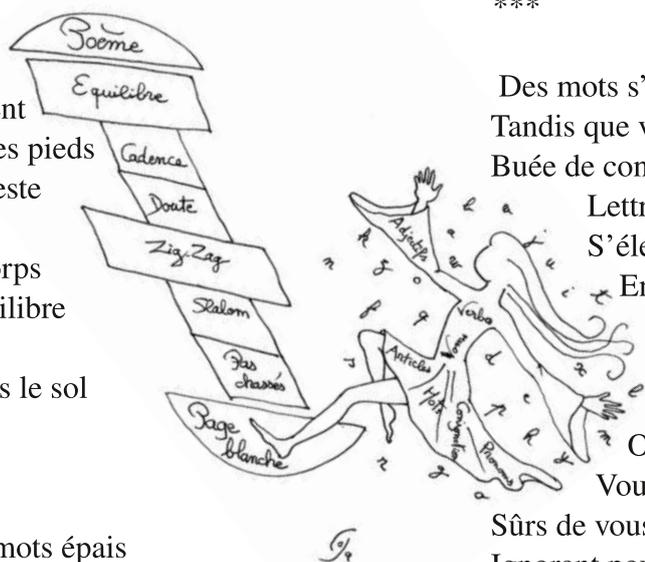
Des mots s'échappent de vous
Tandis que vous marchez
Buée de consonnes et de voyelles
Lettres émanant de vos corps
S'élevant vers le ciel
En volutes élastiques
La cadence de vos pas
Impose son rythme à vos phrases
Ou bien est-ce l'inverse ?
Vous avancez bille en tête
Sûrs de vous
Ignorant pourtant la destination

Des mots venus de loin
Tracent des lignes dans le ciel
Modifiant le paysage initial
Se mêlant aux grues
Aux nuages moutonnants
Aux traînées des avions

L'équilibre vient en marchant
Vous vous lancez dans l'arène
Corps tendu vers l'avenir
Chaque pas révèle un nouveau mot
Dans votre sillage : des phrases
Cailloux du Petit Poucet

Vous marchez d'un pas léger
Bras dessus bras dessous
L'insouciance pour seul bagage
Mais peu à peu la gêne s'installe
Des mots s'immiscent entre vous
Distillant le venin du doute

Vous cheminez dans la ville-poème
D'un quartier-strophe à l'autre
Éblouis par la profusion de tout
Course effrénée à la nouveauté
Jusqu'à être stoppés net
Par une enfant jouant à la marelle



EROS-SORCIÈRE



Dans ma cabane
Cachée dans la forêt
À la tombée de la nuit
Je confectionne
Mes amulettes de désir
Assemblant
Os de petits rongeurs
Bouts de bois
Poils de renarde
Plume de pie
Cailloux
Cheveux
Fleurs séchées
Je noue la ficelle
J'invoque Lilith
Puis je m'endors
Sous le regard vide des masques
De mes amants disparus
Qui tapissent les murs

« TU ES PARTI... »

Ana Minski

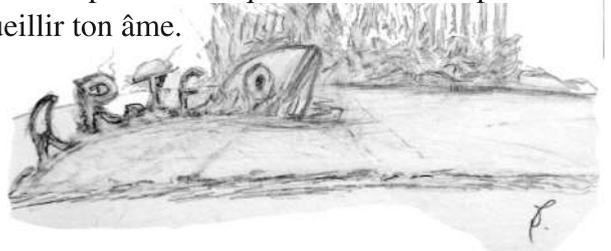
à mon père

Tu es parti à l'aube, après une nuit
De tempête et de pluie.
Les rivières sont sorties de leur lit
Emportant avec elles les arbres morts...

Je ne dormais pas
Je pensais à toi
Attentive au vent qui cognait aux volets
À l'eau qui chantait sur le toit...

La terre détrempée, au matin silencieux,
Libérait une brume lumineuse.

La maison, cernée d'eau, était comme une barque
Malmenée par l'océan qui s'était déversé pour
accueillir ton âme.



POÈMES

Emeline Houel

THE PORTAL - POÈME D'AUTOMNE

Cette nuit est la nuit des morts.
La lune est noire.
Le soleil s'est couché sur les falaises de sable et
Les ruisseaux ne charrient plus
Que des murmures

Les érables ont jeté vers le ciel
Leurs branches
Blanches comme de longs bras de femmes
Aux doigts rouges

Laisse-moi partir.

Dans la forêt je viendrai
Reposer mes yeux et mon corps
Mes pieds nus craqueront dans les feuilles sèches
Les corbeaux se percheront sur mes épaules

Je ne serai fidèle à personne -
Silencieuse parmi les fantômes



KWÉ - POÈME D'HIVER

Je ne suis plus d'ici.
Je ne suis plus à toi.

Et maintenant -
Respirer les bois et les pierres
Écouter la feuille qui tombe
Et le chant du tambour
Le brâme et l'ample foulée du cerf
L'œil de la biche entre les troncs

L'hiver approche :
C'est temps de dormance
Ciel et terre blancs

S'enrouler en soi-même -
Silence et vide
Pour un moment -
Ne restera que la flamme chaude
De la bougie au pied de l'arbre (un oratoire)

Puis revenir, comme dit le conte,
On ne sait où, on ne sait quand
On ne sait qui
Par les chemins -
Aux quatre vents



SINNAMARIA

La forêt disparue - les squelettes
Des troncs blancs dans la lumière blanche
Et sous les eaux profondes
Piliers d'une cathédrale enfouie - des fantômes

Quelle main surgira de l'onde
Pour me saisir ?
Quel chant sombre soupirera
Le soir venu ?

Dans le labyrinthe
Les méandres des îles
Sur les veines du lac -
Des fleurs s'ouvriront
Nées du vent - et du bois mort

CATACOMBES

La mariée aveugle à jamais drapée
Dans la pierre de son long voile
Se tient là, debout au milieu des eaux claires
Et glacées
Et veille sur le sombre monde souterrain

Du regard vide de la gardienne
Minérales s'égouttent
Des larmes blanches -
Figent en ruisseaux de calcaire

C'est la reine éternelle
D'un domaine enfoui

Témoignage de puissance
Du destin et du temps -
La calme divinité

Elle juge
Qui brûlera en enfer
Jusqu'au dernier morceau d'ongle

FLUX

Le lait coule des seins
Le sang coule du ventre :
Un jeu de plein et de vide

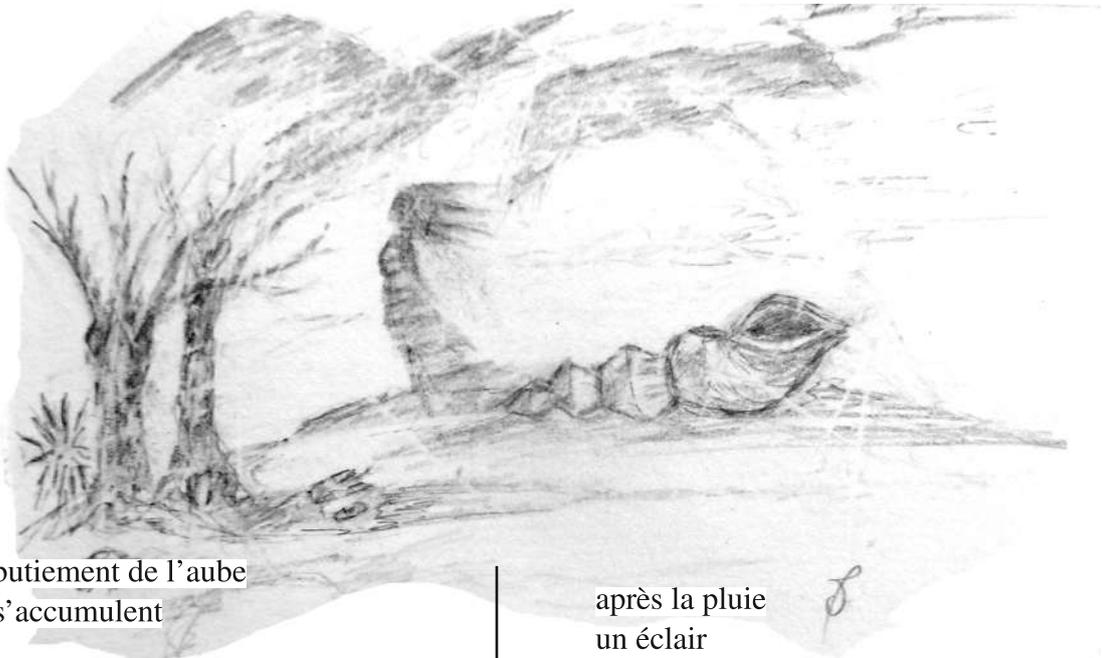
Le baptême d'un enfant ne se fait pas
Dans l'eau claire des rivières, dans l'eau froide des églises

La vie est âpre, et rude - et douce, et chaude
Et sent, et colle - et caille, et s'oxyde

L'existence est une affaire barbare.

RIEN DE PLUS QU'UN ÉCHO

Christophe Condello



Dans le balbutiement de l'aube
les visages s'accumulent

le ciel dessine des formes familières

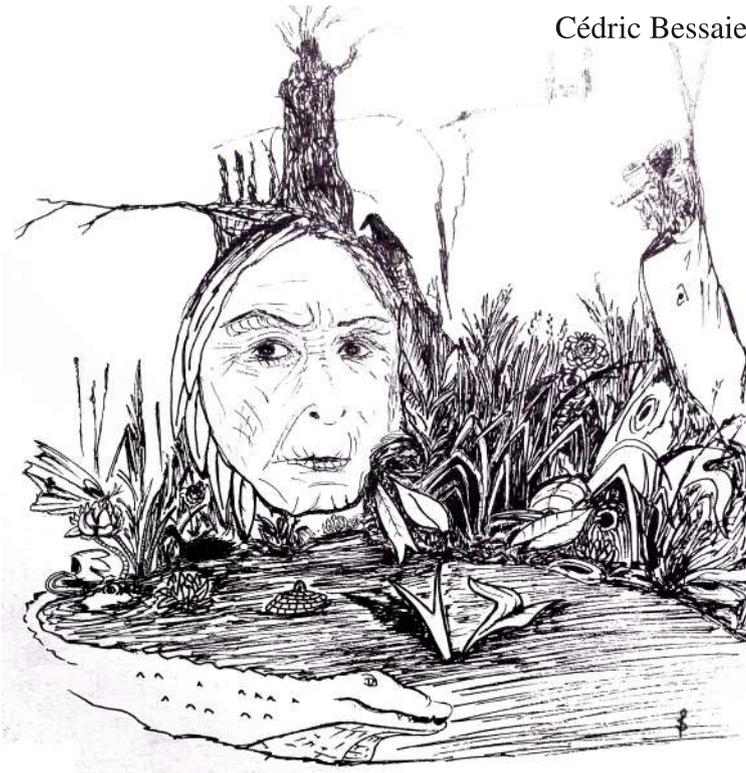
nos yeux
désirent s'inventer
une peau rutilante

après la pluie
un éclair
loin des nuages obscurs

et des soleils
dans les arbres
noirs ...

LA SORCIÈRE QUI AVAIT DES CHATS

Cédric Bessaies



Les reflets diaphanes de la nuit épousaient les contours des arbres rachitiques. Le hululement de quelques chouettes, le coassement d'une famille de grenouilles, la stridulation d'étranges insectes et le vol de papillons colorés d'ocelles se mêlaient aux pas de la vieille femme dans les fourrés.

Quelques parfums humides de feuillages déchirés ajoutaient leurs touches aux effluves de pelages encore moites. La pluie avait cessé avec les lueurs vespérales, mais sa caresse étreignait toujours les sous-bois, les habillant d'un curieux aspect de marécages.

Une branche fragile craqua et la godasse de la femme s'enfonça dans la fange.

- Ah ! s'écria Uranus, tu ne peux pas faire un peu attention où tu mets les pieds ?
 - Quand on n'a pas de pied, on se tait, rétorqua-t-elle en se dégageant.
- Sa chaussure se libéra de l'emprise d'un geste brusque et un bruit de succion punctua cet exploit. Un rire féminin et espiègle s'éleva.
- Alors, Uranus, on a peur d'un morceau de bois qui se fend ? Ironisa l'âme rose.
 - Ne me parle pas sur ce ton, perfide !
 - Allons, allons, intervint la sorcière. Cessez de vous chamailler, pour une fois.

Cela n'eut guère de succès. Les esprits clignotèrent et se poursuivirent avant de s'éclipser entre les arbres.

La vieille dame soupira et étira son dos tout voûté et douloureux. Là-haut, la lune entamait sa décroissance dans l'immensité ténébreuse.

- On y est presque, s'encouragea-t-elle.
- L'éclat rose réapparut à ses côtés.
- Tu deviens sénile, ma pauvre, tu parles toute seule.
 - Au moins, j'entends quelque chose qui me plaît. Elle haussa les épaules en contournant une vase peu affable.

Les deux autres esprits la rejoignirent bientôt, voletant autour d'elle comme de grosses lucioles dont la lueur nappait les herbes farouches d'un voile féérique. Un cri strident de rongeur paniqué se débattit furieusement, mais son prédateur le tua bien vite.

- Ah ! commenta l'entité émeraude. Il ne peut pas être plus discret, celui-là ?
- Que tu peux râler... s'exaspéra Vénus, laisse-le mourir dignement.
- Depuis quand la mort a-t-elle quoi que ce soit de digne ?

La vieille dame ne prêta pas attention à leur discorde et s'accroupit devant un tronc parasité, l'esprit d'argent – calme et attentif – auprès d'elle.

Elle gratta le sol de ses ongles, retourna la terre noire et, au bout de ses efforts, parvint à en extraire la poussière d'étoiles qu'elle cherchait. Elle la fourra dans sa sacoche et alla creuser sous une autre souche.

- Que vas-tu faire de tout cela ? l'interrogea son camarade. Tu en as déjà plus qu'il n'en faut.

- Pas encore, Mercure, pas encore. Fais-moi confiance, cette nuit, il va se passer beaucoup de choses. Il ne répondit pas. Des trois, il était le seul qui sache faire preuve de patience. Il comprendrait en temps voulu.

La poudre brillante récoltée, la sorcière se leva avec difficulté, ce qui amusa Vénus et Uranus. Elle avait recueilli assez d'étoiles mortes, cette fois. Elle aurait tout juste suffisamment de magie pour faire ce qu'il y avait à faire. Écrire une nouvelle page d'adieux.

Affublée des formes nitescentes et bavardes, elle rebroussa chemin, traversa la fraîcheur saturée de la forêt, ses arômes sauvages, ses symphonies nocturnes.

De retour à sa cabane inclinée, elle approcha de sa chatte, allongée sur le palier, immobile et muette. Sous le regard compatissant de la lune, sa robe blanche comme la neige prenait une teinte opalescente et sa faible respiration soulevait à peine son thorax à chaque cycle. L'heure approchait.

La femme posa une main sur son amie qui n'eut pas la force de réagir.

- Oh, ma Luna... Elle la prit dans les bras, s'assit devant les cieux et les bois, la caressa doucement. Pour la dernière fois, elle ressentait sa douceur et sa chaleur.

- Si tu savais comme j'ai été heureuse de t'accueillir.

Autour d'elles, les âmes lumineuses se taisaient – l'univers lui-même retenait son souffle. Puis l'animal ferma les yeux, son parfum délicat s'évapora, et la nuit l'accueillit à son tour dans un royaume loin de la chair.

La sorcière serra le corps de son amie une ultime fois, tout fort contre elle, puis le reposa sur le seuil de sa cabane inclinée. Elle ouvrit sa besace, en saisit une poignée et déposa sur le pelage de Luna sa poussière d'étoile.

- Tu n'as plus à souffrir, mon amie.

Une larme unique s'échappa du cœur de la vieille femme et tomba sur le félin. Un vent surnaturel agita ses poils qui se mirent à luire de nuances moirées. Une mélodie magique s'éleva alors, tintant au loin comme l'écho d'une cloche, et le corps de Luna se fragmenta en fines particules qui se délitèrent et disparurent une à une.

Bien vite – trop vite –, la chatte fut partie et le terrible silence de la nuit reprit ses droits.

- À bientôt...

Elle chassa les eaux de ses yeux d'un geste maladroit et rentra dans sa cahute.

- Je ne te pensais pas si sensible, hasarda Vénus.

- C'est une vieille femme, expliqua Uranus. Ces choses-là sont plus fragiles que les chats.

La lueur de mercure vint flotter au coin de son oreille.

- Ce n'est qu'une fin qui amène à un nouveau début, lui rappela-t-elle. Ne sois pas triste, tu la reverras bientôt.

- Je sais, grommela la sorcière. Je sais.

- Au fait, je ne comprends toujours pas pourquoi tu as récolté autant de poussière.

D'un haussement d'épaule, elle éluda la question.

- Tu sauras bien assez tôt.

Elle s'occupa comme elle le put. Les nuits de deuil étaient longues. Celle-ci plus que les autres – car Luna n'était pas la seule qui partirait ce soir.

Les mains dans la pâte, les pensées ailleurs, elle confectionnait machinalement ses fragments de lune, ceux-là même que sa compagne aimait tant.

- C'est bien le moment de faire à manger, rouspéta l'âme d'émeraude.

- Ça déborde de beurre et d'amour, ces choses-là. La pauvre, pas étonnant qu'elle en soit morte, appuya Vénus.

- Laissez-la un peu, les fit taire Mercure.

- Je ne comprendrai jamais les vieilles femmes au cœur de soleil, lança la sphère rose avant de s'éclipser.

- Moi, je ne comprendrai jamais les femmes tout court, la suivit Uranus. Et, seule avec son compagnon argenté, la sorcière mit au four ses croissants.



Quelques heures plus tard, peu avant l'aube et ses couleurs, la modeste bâtisse – un peu trop penchée peut-être – fut encerclée.

La femme obéit, son plateau encore tiède à la main. Une vingtaine de villageois, torches, fourches et fusils pointés vers elle, l'attendait.

Elle les regarda avec tendresse. La différence faisait naître la peur, la peur alimentait les pires travers de l'imagination.

Sous l'ordre de l'un d'eux, le cercle se resserra. Il leur fallait un monstre à traquer, un ennemi imaginaire à vaincre pour ne pas faire face à leurs propres démons. Ce jour-là, c'était elle. Mais combien de temps allait-il s'écouler avant que le mal de leur cœur ne déborde à nouveau ? Avant que leurs peurs prennent une autre cible ?

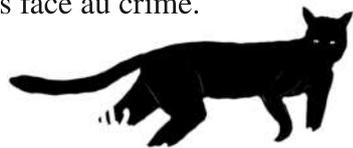
« Peu importe... » marmonna-t-elle. Elle n'avait plus la force de soigner ce genre de blessures.

Elle déposa son plateau et un jeune fermier fit un pas en arrière.

Ce qui devait être fait fut fait. Les hommes recouvrirent la femme et sa cabane d'une huile poisseuse et y mirent le feu.

Le bûcher fut atroce ; il traumatisa plus d'un villageois. L'agonie fut longue – si longue que l'aurore repeignit le monde des teintes du supplice. L'or, l'orange, le rouge, les cris. Puis la mort. Que des cendres et des ruines ; qu'un cadavre noirâtre et atrophié.

Et les hommes face au crime.



« Allons-y » dit la sorcière. « Où ? » demanda Luna. « Nous n'avons plus de foyer. »

« Il y a un lieu pour ceux qui n'ont nulle part où aller, » répondit-elle. « Un refuge pour ceux qui n'ont pas leur place dans le monde des humains. »

Et la vieille femme, qui avait épuisé toute sa poussière d'étoile, partit – accompagnée des quatre esprits lumineux – vers le pays des monstres ; bien loin de sa forêt teintée par l'automne naissant.

RIEN DE PLUS QU'UN ÉCHO

Christophe Condello



Il y a un chêne
devant nos intempéries
un souffle extatique
émerge
toutes griffes dehors
de nos entrailles

l'œil tombe tout près
de nos poussières
les plus intimes

LA PROCESSION

Jonas Verschoyle



Les vagues clapotent contre la coque de l'esquif. À chaque coup de pagaie, la houle légère fait tanguer la frêle embarcation d'écorce de cèdre qui file dans la nuit. L'air glacial annonce la saison des vents du nord, porteurs de neige et de frissons ; le léger souffle empli d'humidité ne parvient pas à dissiper les doigts de brume lépreuse qui grattent les rives rocailleuses du détroit et semblent nimbés de silence tout ce qu'ils effleurent. Seules les pagaies s'enfonçant inlassablement dans l'onde hoquetante paraissent posséder un semblant de vie, instinctif et limité.

À bonne distance de la proue, mais grossissant à vue d'œil, se découpe une myriade d'îlots rocheux pelés, désolés. Ils forment comme une barrière percée de chenaux, protégeant la large baie d'où file le canoë contre l'angoisse de l'infinité océanique.

À l'approche de l'archipel, le courant se fait plus fort et chaotique ; les rameurs pèsent sur leurs pagaies et luttent. La Mère des Ours les épie entre deux nuages. De son œil blanc de devineresse elle jauge le cœur des hommes et observe les panaches de buée exhalés à chaque expiration, s'élevant vers elle en une diaphane et silencieuse mélodie.

Au sommet de l'un des sombres récifs, le plus haut et torturé, semblable à l'aileron de quelque monstrueux requin, brille un aveuglant fanal, d'une blancheur éblouissante réfractée par la rampante et omniprésente brume. C'est là le but des pagayeurs.

Les galets luisent, polis par les coups de langue râpeux de l'océan, ils crissent et s'entrechoquent désagréablement lorsque le canoë s'échoue pesamment le long d'autres embarcations similaires. Dans la semi-pénombre nuageuse de la nuit, on croirait y voir de gros lions de mer somnolant sur la grève, cachés du brasier par de hautes aiguilles minérales.

Les hommes, peu émus des jeux d'ombres auxquels s'adonnent flammes et roches, se fraient un chemin vers l'aire rougeoyante au bord de laquelle se tiennent leurs congénères. Ils emportent avec eux un volumineux paquet enroulé de peaux tannées. Son contenu leur est précieux, aussi en prennent-ils grand soin lorsqu'ils le déposent parmi ceux qui ont déjà été amenés. Autour du foyer, personne n'accueille les nouveaux venus. On les regarde seulement intégrer le cercle désordonné, ôter leurs gants de phoque. Seul le feu murmure, seul le vent soupire, seuls les flots bougonnent. Chacun demeure silencieux, occupé à nourrir la gueule incandescente, à tailler une dent en volutes d'ivoire, à manger au couteau des lamelles de viande séchée. Ou à méditer, le regard perdu au loin.

Chaque village de la communauté a envoyé trois émissaires ; neuf sont arrivés et attendent les représentants du plus éloigné, celui où l'on exécute des gravures sur les roches du rivage. Parmi ces habitants de la baie, un tout jeune homme plonge son regard vers les turbulentes entrailles du foyer. Il y

voit la lente chute d'une peau d'ours, celle qui seule avait couvert la nudité de sa promise lorsqu'elle s'était introduite de nuit dans son wigwam puis dans sa couche. Le feu craque en dévorant avidement le souvenir, si proche et extatique, qui s'élève bientôt en fumerolles vers l'œil dont le regard transperce nuages et obscurité céleste.

Un dos noirâtre et luisant crève un bref instant la surface morose et attentive, tapie, de l'océan. C'est comme une langue passée avec délices sur des lèvres affamées et écumeuses. Cette longue échine glisse juste au-dessus de la ligne de marée, interminable, crêtée de saillies et d'imperfections, jusqu'à ce qu'une large nageoire caudale, scintillante sous la lune et projetant des myriades de diamants liquides, s'élève avec majesté en direction des étoiles pour crever dans un parfait silence l'onde placide et disparaître dans les insondables profondeurs de la baie.

Les bottes de peau des graveurs de pétroglyphes font bruire les galets, enfin. La sorte de transe dans laquelle le groupe était jusqu'alors plongé se brise et chacun, abruptement tiré de ses rêveries, se relève et rassemble ses effets. Il est temps. On repousse à la mer les canoës d'écorce, on pèse à nouveau sur les pagaies d'os. Les envoyés demeurent silencieux, graves : ils se dirigent vers une crique secrète, cachée, encerclée de hautes falaises dans lesquelles, au gré des ères innombrables, l'océan vorace a rongé, foré de longues et mystérieuses trouées, ennoyées pour la plupart. Parfois, lorsque souffle un fort vent de nord-est, de profonds mugissements s'échappent de ce réseau à demi inondé. Les vieux esprits des créatures marines trépassées dans la crique, croit-on.

L'humidité se fait plus mordante ; les hommes frissonnent de froid et d'une ancestrale crainte. Le ressac se fait plus violent ; les hommes peinent à maintenir le cap vers l'ouverture qui, seule, permet de s'enfoncer dans les entrailles minérales des abîmes terrestres et océaniques.

Il y fait noir, comme dans le ventre d'une baleine. Son et lumière paraissent aspirés et digérés par le boyau lugubre dans lequel progresse lentement, et comme à contrecœur, la file des canoës et leurs passagers aux traits tirés et aux yeux inquiets. Les grésillantes torches, faites de branches de résineux fendues et serrées en rameaux crépitants, projettent un malhabile et vacillant rougeoiement qui se reflète sur les cristaux et concrétions se développant le long des parois et sur la voûte ; en surgissent d'in vraisemblables chimères d'ombre, mouvantes et intangibles.

Bientôt, l'espace se resserre encore ; les rameurs sont contraints de se recroqueviller dans leurs embarcations, endoloris, la poitrine oppressée et le cœur serré. Mais au bout de plusieurs mètres, c'est la délivrance : l'étau rocheux laisse béer ses inflexibles mandibules et une cavité s'ouvre, large, presque rassurante malgré les ténèbres. Enfin l'on peut respirer, se risquer à un sourire hésitant. Sur un embarcadère naturel, gravé de signes et de symboles, les ballots sont déchargés et les hérauts du grand air prennent pied avec précaution. Les flammèches dansantes font prendre vie aux ornements pariétaux : animaux marins en tous genres, phoques, orques, baleines, méduses et céphalopodes, ainsi que des formes plus mystérieuses, composites déroutants et indiscernables les uns des autres. Ils peuplent les parois, noirs, rouges, ocres sur la pierre blanchâtre et cristallisée.

Le grommèlement de l'océan est ici complètement oublié. Les incursions de l'élément marin semblent terriblement apaisées, en sommeil. Le silence hurle son chant inquiétant tel une imprécation. Le sol inégal et glissant se faufile entre les stalagmites, contourne les piliers naturels rythmant de leur imposante grâce le chemin que suivent les processionnaires.

Celui qui ouvre la marche semble plus vieux que ses compagnons : voyez ses cheveux blanchis, ses traits fatigués qui portent la marque des ans ainsi que l'air de dignité que confère une sagesse reconnue de tous. Il arbore un collier de dents de loup et des ornements de plumes d'oiseaux marins. Jamais il n'hésite, jamais le doute ne l'assaille lorsque le chemin se scinde. Ici ou là, son œil averti vérifie la marque laissée par d'autres, des générations auparavant, alors que le grand-père de son grand-père n'était pas encore né. Ces marques, signes incompréhensibles et invisibles pour le profane disposés à intervalles irréguliers, ici sur une stalactite et là au sein d'un imbroglio de bêtes dessinées, le guide les lit et les identifie sans peine. Aucun de ses frères humains n'aurait l'idée de mettre en doute sa science éprouvée. Ils le suivent religieusement, presque aussi craintifs de l'étendue de son occulte savoir que des ouvertures tortueuses qui fuient au-delà de la portée des torches. Ils se surprennent parfois, ces hardis marcheurs, à tâter l'emplacement du couteau d'obsidienne qu'ils portent toujours au côté. Faible réconfort matériel face aux

terreurs de l'inconnu qui reviennent à la charge à chaque bruissement étrange, à chaque sonorité suspecte.

Le guide s'arrête. Ses compagnons frissonnent. Là, trônant au centre d'une vaste salle en pente douce dans la moitié basse de laquelle s'étale une eau saumâtre et inamicale venue des galeries englouties, la carcasse immense et squelettique d'une créature antédiluvienne semble se reposer. Sa tête aux orbites depuis longtemps creuses et aux longues dents coniques, colossales, semble observer patiemment la marche des visiteurs. À mi-corps, elle s'enfonce dans l'élément liquide. Ses côtes, plus longues que trois hommes, tombées les unes contre les autres de part et d'autre des vertèbres effondrées, semblent soudées en de curieuses arches ogivales. Les membres antérieurs de la bête caressent la ligne d'eau, étalés au sol. Le monstre est figé dans une éternelle méditation, plus formidablement énorme que la plus grosse des baleines jamais harponnée.

Suivant le guide tout en surveillant du coin de l'œil ces terribles mâchoires, la procession contourne le grandiose vestige et s'arrête devant un autel fruste de pierres entassées. On découvre les paquets : sous les peaux, parées de prestigieux ornements magiques et de trophées, revêtues de leurs plus beaux atours, émergent les momies de quatre grands baleiniers. Les cadavres, secs et rigidifiés, sont déposés parmi de semblables reliques, acheminées au fil des générations.

Les mandataires chantent, dans cette caverne aux échos perdus, ils prient les entités qui donnèrent vie au temps et à l'existence, ils prient le léviathan échoué, maître des créatures de l'océan et des abysses. C'est une offrande aux forces abîmées : puissent les baleines, de moins en moins nombreuses depuis plusieurs hivers si rigoureux, revenir et nourrir à nouveau la communauté des villages de la baie.

La cérémonie se termine. La fatigue s'abat sur les épaules des envoyés du dehors. À la mystique peur du lieu tabou, s'ajoute le doute. Les prières auront-elles été entendues ? Les réserves de torches ont considérablement diminué. Il est temps de regagner le monde naturel et de retrouver l'air libre.

C'est le novice qui porte les flambeaux inutilisés. Alors qu'il s'apprête à en distribuer quelques-uns, son pied glisse sur une stalagmite en formation. En un instant, il bascule, entre les crocs monstrueux, hurlant et gesticulant. Ses vêtements et son paquetage l'alourdissent et la panique le fait se perdre dans le dédale des titanesques côtes. Il se noie, se démène, certain que la carcasse le dévore et l'entraîne dans les profondeurs inondées. Une poigne ferme le rattrape et des bras vigoureux le ramènent sur la terre ferme, trempé et grelottant, le regard vitreux de terreur et la langue ensanglantée d'un coup de dents.

Les torches sont perdues. On se regarde sans mot dire, angoissé, et l'on repart, suivant le guide au pas de course, imperméable désormais à toute mystique peur, conscient seulement que chaque instant de clarté est un luxe. Défilent les corridors, se mélangent les fresques pariétales. Les errants fixent attentivement le dos du patriarche qui ressent chacun de ces regards comme un harpon vrillant ses chairs. La tête lui tourne, il ne sait plus, la lumière faiblit, des cris fusent, et soudain... la nuit.

Le temps se glace, la colonne se fige, égarée dans les tréfonds de galeries méconnues. La tétanie, la folie, la rage, dansent et virevoltent entre les malheureux qui s'égayent en tout sens, à la recherche d'espoir, de jour ou simplement pour fuir des coups de couteau saccadés, des éclats de rire hystériques.

Elle se tient sur la jetée qui s'avance depuis le village jusque dans les eaux de la baie. Elle sourit malgré la bruine, malgré la brume et les nuages qui étouffent un timide lever de soleil. Elle attend le retour de son promis. Une bourrasque agite sa capuche de fourrure, une bourrasque de nord-est annonçant la rude tempête hivernale. De longs mugissements glaçants, s'élèvent depuis la crique. Elle frémit et son sourire se fige. Il ne reviendra pas.

RIEN DE PLUS QU'UN ÉCHO

Du verbe
le vent glacial
commence à nous étreindre

Christophe Condello

à quelques pas
l'orage
tente de laisser un secret
habiter nos caresses
initiales



| sentences pèlerines

LE TROU

Antonin Draille



Il bée dans une région sinistre où la jungle bruisse des énigmes. La soudaineté abrupte de son bloc de ténèbres sur le sol vert de la forêt surprend chaque jour tant de bêtes et d'hommes qu'on n'ose imaginer l'ossuaire que doit être le fond, s'il existe. Les rares expéditions, toujours officieuses, ne se sont aventurées que sur les deux cent premiers mètres, et rien même jusqu'à ce palier ne leur a permis d'établir qu'un quelconque sol fût proche. La dernière tentative en date s'étant achevée tragiquement par une rupture de corde et la disparition subséquente de l'équipe dans le ventre froid de la terre, un lourd tabou s'est tacitement installé parmi les habitants des hameaux alentours. On guette lugubrement cette anomalie mystérieuse, sans toujours parvenir à faire taire la sourde angoisse qu'elle souffle au monde depuis ses tréfonds insondés.

De mémoire d'autochtone, le gouffre a toujours existé. D'étranges mythes se sont développés autour de sa présence ancienne, récits de monstres et d'esprits sillonnant sa nuit éternelle et tourmentant l'humanité de leurs vices insatiables. Dans de nombreux villages encore persiste la rumeur de sacrifices odieux, d'offrandes de chairs vivantes jetées depuis le bord pour acheter les complicités abyssales ; la légende fait partie des vies, jouant son rôle social autant qu'imaginaire dans un parfait mariage de terreur et de fascination. Vénération, crainte, répulsion, se justifient toutes par cette antique matrice spirituelle qui offre une charpente aux rapports sans en aliéner la diversité. Inconsciemment peut-être, l'on se figure chez certains que le gouffre avalera le monde dans un futur plus ou moins proche, rétablissant un équilibre jamais encore théorisé et rejoignant ainsi la cohorte des topos mythiques dont l'explication rationnelle n'a que peu d'importance. On se familiarise comme on peut avec cette proximité dévorante, taisant l'inévitable horreur dans un silence bardé de craintes.

On connaît peu dans les villages cet homme qui rôde dans la campagne. Sa démarche est pesante comme une claudication d'avenir. Il sillonne lourdement les bois dans une quête cyclique toujours renouvelée, bringuebalant son gros sac de l'aube au crépuscule sans jamais fréquenter tavernes ni marchés, où les gens jasant à son propos dans la délectation d'une curiosité invasive. On croit deviner dans son corps abattu par les paroxysmes le signe d'un abîme plus profond encore que le trou, un aveu de barathre congloméré dans un seul être et laissant voir toute sa lourdeur dans une sorte d'aura empesée. Nul ne lui adresse la parole ; mais sa silhouette trapue fendant le brouillard de l'aurore suffit généralement à l'évaluation du poids de son errance. On le voit arpenter boqueteaux et landes moribondes d'un air sombre

et comme obligé, cherchant avidement de ces champignons aux couleurs si vivaces qu'aucun homme sain n'aurait l'idée d'en attendre un apport quelconque hormis un douloureux trépas. Il se traîne indéfiniment à travers bois et marécages, menant d'inlassables recherches. Qui croirait à sa normalité, à son appartenance au cheptel étranglé des hommes, lui qui serpente à travers ruines comme un spectre dans sa solitude ? Qui parmi les foules rurales obsédées de superstition n'y verrait un obscur émissaire aux desseins à peine concevables ? L'étranger explore son isolement, creusant aux marges du réel. Les profondeurs de ses voyages sont de lui seul connues.

Il arrive que l'homme s'aventure aux abords du gouffre. On ignore quelle fraternité il entretient avec le vide, mais quelque chose de plus que la latente peur paysanne l'y hâle irrésistiblement. Tout son regard s'abîme dans la vastitude ténébreuse, et c'est l'espace entier qui pour lui s'évapore. L'appel du néant l'accapare dans une éternité songeuse hors de tout jalon existant, tandis que tout s'oublie lentement dans un écoulement hypnotique, sans source ni finalité. Il contemple avec obsession l'irrationalité de cette bouche nocturne ouverte presque obscènement sur le front si placide des choses comme une plaie dans l'esprit mondain, et les indéchiffrables arcanes qui s'en échappent en tourbillons lui sont d'une inquiétante beauté. L'haleine froide et humide qui remonte jusqu'à lui fait vaciller ses réflexions à la frontière brouillée qui sépare le ciel de la fosse. Il se persuade de respirer les effluves utérins d'une engeance antédiluvienne, chargés pour lui d'un univers entier de symboles qui s'entrechoquent dans un bouillonnant chaos de sens sublimes et entêtants. Un tel vertige le prend alors parfois qu'il doit se reculer, s'allonger dans la mousse fraîche de rosée, troublé jusqu'à sa moelle brûlante, ébranlé jusqu'aux tremblements. Ses entretiens avec le gouffre sont toujours lacérants, lardés de foudres émotives qui ne sauraient le laisser indemne. Chaque entrevue appose en lui une marque d'où sourd une connaissance autre, un nouveau dialecte de tombe avec lequel il demandera à ses ravins internes de lui expliquer d'où ils viennent et ce qu'ils veulent tirer de lui. L'entreprise est si térébrante qu'il en souffre plus à chaque fois, qu'une confusion toujours plus haute l'étourdit de ses mille cyclones.

Il a tant de fois résolu de s'offrir à cette gueule trouble, de lui céder son existence, de désespoir et d'abandon. Sa détermination funeste semble dans ces moments ne souffrir aucune limite, et il s'avance entre les joncs d'un pas ferme et buté, rythmé par scansion d'idées noires. Un séisme n'arrêterait pas sa progression. Ce n'est qu'au bord extrême du trou, à un seul basculement de la chute, que la terreur le cueille et l'envoie s'effondrer, misérable et secoué de honte, dans la masse végétale dont la douce tendresse ne demande rien mieux que de le cacher à ce monde. Ces ajournements de plongeon l'épuisent, mais Diogène ne cesse d'y revenir, mu par ce lien indéfectible qui semble l'enchaîner aux proximités insolubles. Dans ses épopées narcotiques la béance est une porte noire ouverte sur l'infini des possibles, un berceau sans fond connecté au grand lac d'étoiles qu'il observe souvent dans les voûtes purgées d'orage depuis sa triste plaine. Les légendes locales l'indiffèrent, lui dont les rapports au néant sont si constamment éprouvés et renouvelés dans un cycle païen de dette et d'acquiescement envers la généreuse nature pourvoyeuse de son salut. Il connaît et honore plus que toute autre chose la déférence qu'il doit aux forces qui lui offrent le don de s'extraire de sa condition sans couper tout pont de retour, et l'obscur précipice lui est d'autant plus fraternel, l'avalant indéfiniment, lui dévoilant par paliers sa paix profonde et enveloppante sans pour autant refermer le ciel derrière lui. Il voudrait se perdre à jamais dans ses immersions oniriques, mais la mort lui permettrait-elle ? Chaque retour l'opprime davantage dans son corps, cette étroite exuvie d'humain qu'il doit sans cesse réhabiter, mais cette recompression lui apparaît comme inévitable prix à payer pour voyager loin de ses démons, dans des louvoisements parmi la frénésie de mondes libres de chaînes, où ses rêveries peuvent fleurir sans craindre l'anathème des foules qui n'acceptent rien d'irréductible à leur fange. Aussi la chute définitive, dans ce qu'elle a pourtant de succubement obsédant, le repousse-t-elle à chaque fois. Le gouffre refuse son corps, n'acceptant la consommation que de son esprit enivré.

On connaît peu dans les villages Diogène qui hante le bord du puits. Il y vient pour s'y recueillir, pour plonger son regard dans celui des ténèbres, de cette nuit de la conscience qu'il explore si intimement.

Il se sait observé par elle en retour, visité jusqu'au plus secret de sa topographie intérieure bossuée d'écroulements d'espairs, jonchée de vestiges infantiles où de vieilles figures aimées se meuvent dans un silence de crypte. Peut-être la caverne infinie voit-elle en lui une continuation d'extrême, d'autant plus excavée par le poids d'une vie sans bonheur. Il se sent chez lui dans la fosse qui cache ses chimères à l'éreintante lumière saturant la surface, et qui garde au frais de ses entrailles l'espace hybride où naissent les rêves. D'indicibles remerciements frémissent aux portes de ses lèvres, mais aucune expression n'en saurait esquisser l'impossible complexité. Il y vient et y viendra encore, sondant sensiblement cette entaille brumeuse et opaque pratiquée dans l'écorce du réel, ce forage noir de la raison. À mesurer leurs deux abîmes, l'on ne saurait déterminer lequel a le plus de fantômes.

RIEN DE PLUS QU'UN ECHO

Christophe Condello

Aucune empreinte
ne nous correspond

sommes-nous nés
dans le sable
un hurlement au chœur
sous le vol magistral
intemporel
des goélands

et sur la vague
écumeuse obscène
de l'oubli



EAU VIVANTE

Ana Minski

Nous sommes des corps d'eau vivante



Poisson, oiseau, reptile, humain

Clapotis d'incarnations éphémères

Ravivées à chaque rosée.

« IL Y A QUELQUES ANNÉES... »

Lina Mor



Il y a quelques années, je ne savais plus parler. Une vaste fatigue encerclait mes pensées. Je savais les procédures, je connaissais les formules et les gestes à déployer, mais plus rien n'enclenchait leur chorégraphie, ne conservait leur élan. J'avais perdu le levier qui servait à les actionner.

Immédiatement, et sans m'en rendre compte, je trouvai de nouveaux langages, de nouveaux points d'ancrage dans le désert de mes mots : les boîtes de nuit et mon appareil photo.

Ces rendez-vous ne me ressemblaient pas, n'avaient rien de ce que j'avais toujours vécu. Ils possédaient la force de l'inconnu, la liberté de ce qui en nous ne fait pas encore Loi.

Je dansais, photographiais compulsivement. Chaque instant où j'entrais, ivre et désinhibée, sur une piste de danse, tous les moments où je postais, excitée et concentrée, mes derniers clichés de la journée, étaient mon pic d'adrénaline, ma nouvelle façon d'exister.

Dans la ville, je naviguais tant bien que mal sur les mers de vagues organisées et apposais les miennes en faibles contrefaçons. Je m'efforçais de donner le change sans me trahir.

J'étais dans tous les parcs, tous les arrondissements, sur toutes les lignes de métro. Ma vie était devenue une fausse promenade de santé, des allers-retours de buts feints. L'essentiel était souterrain.

Je me nourrissais de signes et de symboles obscurs, d'objets comme moi abandonnés à leur sort. J'en faisais des histoires, des espoirs. Ma vie était devenue un seul et même poème lisible par quelques autres îlots attentifs.

J'étais très heureuse et très malheureuse : je n'avais rien à perdre.

Le soir, je prenais des liquides brûlants pour atteindre les autres. Je les avalais et courrais les rejoindre. J'étais une sorte d'équilibriste précaire, d'aspirante ubique qu'un double mouvement dangereux maintenait en vie.

Je ne finissais plus aucune phrase. On me le faisait remarquer. Chacune se regardait et s'ouvrait sur une autre à l'infini. Je disais des choses inadéquates, j'avais des sursauts étranges qu'aussitôt j'oubliais.

Je n'écoutais pas. Je proposais seulement des verres, je les vidais et me transformais.
Parfois, je pleurais ou m'enfuyais sans prévenir. Je voulais qu'on me comprenne sans parler.
Je voulais être moi sans avoir à faire moi.

À mesure que le poème prenait forme et s'épanouissait, je continuais à me désintégrer. c'était comme aller mieux tout en ne voyant pas le bout du tunnel.

Mes pas sous les néons devenaient lourds, n'avaient plus aucune raison de s'agiter.

Je n'étais plus la tristesse revêtue d'ivresse, mais un disque rayé ridicule.

J'étais seule et j'avais tout visité.

Ceux que je voulais imiter n'existaient pas et ceux qui devaient me comprendre ne me retrouvaient pas.

On me prêtait des défauts inquiétants, des traits et des comportements qui m'étaient étrangers. Mon maigre entourage croulait sous le poids de mes incohérences. Il ne restait que des figurants, car nous n'avions rien ni à nous dire ni à nous reprocher.

Au réveil, ma mémoire supportait de moins en moins l'écart croissant entre l'exubérance et le vide.

Je ne savais plus parler alors je me suis tue.

J'ai laissé entrer en moi ce silence qui crevait qu'on l'entende.

J'ai cessé de remplir : mon verre, Instagram et ma chambre.

RIEN DE PLUS QU'UN ECHO

Christophe Condello

Un poème dit
ce qui est là
et n'y est pas

le murmure de l'arc-en-ciel

toute la beauté
volatilisée
du nid



REGARD D'EHPAD

Sandrine Davin

Assise derrière la fenêtre
Elle attend.
Un moineau picore
Les dernières miettes
De son déjeuner.
Elle lui sourit.
Les jours ne comptent plus.
Les nuits ne sont plus nuits.
Le silence hurle
A ses oreilles sourdes.
Elle attend.
D'en bas de la fenêtre
Je te vois.
Tu es toujours aussi belle
Grand-mère.
Ton sourire ricoche à mes pupilles
Et j'envoie valser
Ma main jusqu'à toi.
Le désir de te serrer dans mes bras,
De caresser ton visage.
Un rêve, une illusion.
Bientôt, je te le promets ...



UN DERNIER PAS DANS LA NUIT

Joan Ott



Rien. Le noir épais de la nuit la plus sombre, le noir vide du néant.

Elle pourrait marcher, courir, même, si elle voulait, mais elle ne veut pas. Odette n'a jamais aimé la nuit. Petite, elle lui faisait peur. Tellement peur, que même encore maintenant, après tout ce temps, elle se souvient.

La robe de chambre de Maman. Mais pas la robe de chambre tout entière, non : la ceinture seulement. C'est tout doux quand on touche, mais dès qu'Odette tend la main, tout disparaît. Après, c'est lui qui vient à la fenêtre. Et ça, ce n'est pas possible, parce que la chambre est tout en haut de la maison, mais il est là tout de même. Odette lui crie : Va t'en ! Mais il n'entend pas ou alors, il ne veut pas. Alors, il reste là, à faire des grimaces à travers les fleurs de givre, et ça, c'est tout bizarre, parce qu'il n'a même pas l'air d'avoir froid. Elle le reconnaît, oui, c'est lui, et puis non, parce que tout de suite après, il change de visage, des fois gentil, des fois méchant, Odette ne sait jamais comment il va être, c'est sûrement pour ça qu'il lui fait si peur. Le lit est tout froid, et dans la chambre aussi il fait froid. La nuit, on ne chauffe pas. Elle cache son nez sous l'édredon. Elle prend une grande inspiration, et après, avec ses deux mains, elle repousse un peu l'édredon, juste assez pour découvrir le nez, et elle expire longtemps, le plus longtemps possible. Ça fait un joli nuage de buée. Sur la fenêtre, il y a les fleurs de givre. Odette les aime bien. À l'école, elle a appris un poème. Il raconte les dessins sur les vitres, une biche entre les fougères. « Elle a de jolis yeux, ma biche. » Non ! Non !

Parfois, de très loin, on entend les trains de marchandises qui freinent fort, fort, avant de s'arrêter à la gare du Nord. Ça fait un bruit strident, un crissement interminable, pas agréable du tout. Et pourtant, c'est curieux, quand elle entend un train, elle sent un étrange bien être qui monte, qui monte. Et bientôt, le calme. Un calme parfait.

Odette recule d'un pas dans cette nuit noire, dans ce silence : « tu es grande, maintenant, s'encourage-t-elle, tu n'as plus peur du noir, plus peur depuis longtemps. » Et c'est vrai : elle n'a plus peur, au contraire, c'est la même sensation délicieuse qui suivait ses cauchemars d'enfant. Son seul désir – si toutefois l'on peut qualifier cette chose-là de désir – c'est de profiter de cette béatitude. Oui, béatitude est le mot qui lui vient, le seul qui convienne à cet instant précis. Et ce silence... jamais elle n'en a entendu d'aussi profond. C'est le silence exact de la nuit, le pendant parfait du noir qui l'entoure. Elle hume ce silence. Elle ouvre grand ses narines, elle le laisse la pénétrer toute entière. Il n'a aucune odeur, mais s'il en avait une, elle est certaine que ce serait le parfum humide, subtil et envoûtant d'une cave abandonnée. Drôle de sensation. Seule dans cette nuit et ce silence, elle devrait être terrifiée, pétrifiée, mais non, pas la moindre angoisse, pas le plus léger soupçon de la crainte la plus légère, seule cette perfection, ce bien-être merveilleux que communiquent à son cerveau ses sens comblés.

Un pas, un autre encore. Je devrais tendre devant moi mes mains, par précaution, se dit-elle. Qui sait quels obstacles se trouvent sur ma route... Mais non, elle marche, confiante, et elle recule. Elle sait qu'elle recule. Vers quoi, elle l'ignore, sa seule certitude est qu'il lui faut mettre un pied derrière l'autre et reculer, reculer. Et cette certitude lui est une nouvelle plénitude, pour un peu lui viendrait le mot bonheur. Bonheur... un mot dont jusqu'ici elle n'a usé qu'avec la plus grande circonspection et la plus prudente parcimonie. En effet, elle n'y a jamais vraiment cru, à ce que d'aucuns nomment ainsi, à ce qu'il est convenu et bienséant d'éprouver en certaines occasions, qu'elles aient été soigneusement préparées, minutieusement programmées, ou qu'elles nous surprennent par leur caractère inattendu et par là même intempestif. Le bonheur ? Pour elle, ça n'a jamais été qu'un mot creux, tout à fait abstrait et quelque peu ridicule, voire même en certaines circonstances, franchement obscène. Bref, un mot qu'elle ne prononce que rarement, et jamais sans guillemets. Il en va de même – mais est-il besoin de le préciser ? – pour la joie, autre terme au goût frelaté et vaguement écœurant de bonbon acidulé. Mais qu'importe le bonheur et qu'importe la joie ? Elle a sa vie, sa vie bien à elle, que personne ne lui prendra. Depuis des années et comme pour s'en convaincre, elle se répète à l'envi qu'elle mène une existence on ne peut plus normale. Et en effet, depuis toujours elle s'applique à se fondre dans la masse : enfance heureuse choyée par une mère aimante, études sinon brillantes du moins tout à fait honorables, mariage réputé d'amour avec monsieur très convenable, bien sous tous rapports, enfants charmants au nombre de deux, une fille, un garçon, comme il se doit. Sans oublier une activité professionnelle on ne peut plus satisfaisante, et raisonnablement rémunératrice. En un mot, une existence dans laquelle elle aurait mauvaise grâce de ne pas se sentir parfaitement épanouie. Or, épanouie, elle ne l'est pas, ne l'a jamais été. Ce n'est pas pour autant qu'elle se sent malheureuse, ni même triste. Non. Indifférente serait plus juste. Oui, indifférente à tout, et même à son mari, pourtant idéal, et même - ou devrait-elle dire surtout ? - à ses enfants, pourtant tellement « trognons », si elle en croit son entourage. Bien sûr, elle prend soin de leur dispenser les marques d'affection convenues, baisers et caresses, mais elle n'en éprouve aucun plaisir. Les seuls contacts tactiles capables de lui procurer un certain bien-être sont ceux dont elle gratifie le chat, qui les lui rend sous forme de frottements appuyés et ronronnements tonitruants.

À tout cela, d'ordinaire elle ne pense guère, ou alors de façon tellement fugitive qu'elle n'en conserve qu'un souvenir très vague qui ne fait naître en elle aucun désagrément. Ce n'est qu'ici, dans cette nuit et ce silence, que ces pensées lui sont venues. Elle se rend compte que le temps de sa réflexion, elle s'est arrêtée de marcher. Il lui semble même que sans le vouloir, sans en être consciente, elle a reculé de quelques pas, de beaucoup de pas, peut-être.

J'ai reculé de tous mes pas, se dit-elle. Elle se dit cela, et elle sait qu'une fois de plus, une fois encore, elle se ment. Et son corps le lui dit, qui apparemment en sait plus qu'elle. Son corps qui à présent lui ordonne d'avancer encore. D'un pas, un seul, le dernier. Et après, il le lui promet : la béatitude enfin, et la paix, la vraie.

Il l'encourage : Un pas, un seul, fais-le !

Elle ne bouge pas. Alors, perdant patience : Tu attends quoi ? Je ne vais pas le faire à ta place, tout de même !

Elle ne veut pas. Ce pas-là, elle ne le fera pas. La nuit, le noir, tout ce qu'on voudra, mais ce pas-là, non, elle ne peut pas. Elle le dit : Je ne peux pas !

Alors, son corps, dans un souffle, ordonne pour la dernière fois : Allons ! Un seul encore ! Le tout dernier pas dans ta nuit.

Mais ce pas, Odette ne le fait pas. Parce qu'avant, il lui reste une dernière chose à faire. Et elle va la

faire, cette chose-là. Oui. Tout de suite. Maintenant. Après, elle pourra le faire ce pas, ce tout dernier pas dans sa nuit. Et alors, enfin, elle le sait, les images elle les oubliera. Elle le sait, elle le sent, elle est prête, tout à fait prête à présent. Pourquoi avoir attendu si longtemps ? C'est si simple, pourtant : se lever sans bruit, ne réveiller personne, ni son mari ni les enfants, s'habiller dans le noir, descendre - attention, la troisième marche grince - sortir l'auto du garage, rouler, ce n'est pas très loin, sonner, et puis attendre. Oh pas longtemps, il ne dort plus guère, à présent.

Il ouvrira la porte. Il dira : « Ma biche ! Ma fille chérie ! C'est toi ? C'est bien toi ? »

Il ouvrira ses bras. Mais elle ne bougera pas. Oh il sera content ! Étonné après toutes ces années de la voir là, mais content, c'est certain ! Il voudra appeler Maman, mais il n'aura pas le temps.

Au bout de son bras, l'objet est lourd, dur et froid. Au sol, dans la lumière douce et chaude de l'aurore, dans une mare d'un beau rouge luisant, gît l'homme presque jeune encore, cheveux à peine grisonnants. Cet homme. Son père. Ses yeux sont grand ouverts, qui semblent regarder Odette. Oui, c'est bien elle qu'il regarde en souriant.

Odette recule d'un pas. Un seul. Le pas nécessaire, le pas suffisant.

MON NOM

Ana Minski



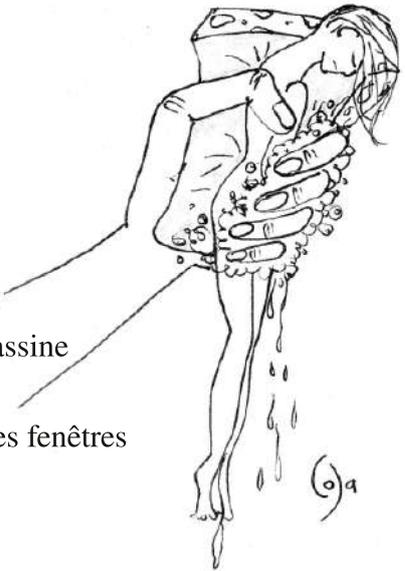
Mon nom repose sous les herbes de la prairie
Sa voix d'homme s'est muée en sève
Ses iris en prunes et en boutons d'orties
Sa langue en sauterelles et demoiselles

Le ruisseau qui borde sa peau d'argile
Chahute régulièrement ses flancs
Vase d'aulne et de noisetiers
Au parfum d'alliaire.

Mon nom, cendre verte dont se nourrit le vers et le ragondin
Bourgeonne désormais en crépuscules et embruns.

PASSER L'ÉPONGE

Myriam Ould-Hamouda



PASSER L'ÉPONGE

sur les meubles anciens sur les kits assemblés sur les rebuts customisés
le long des plaintes dans la moindre rainure plonger l'éponge dans la bassine
et recommencer

passer l'éponge du sol au plafond réaménager l'intérieur ouvrir grand les fenêtres

choisir pour fard les rayons du soleil

choisir pour parfum le pétrichor

choisir pour tenue la bise

le pitch du spectacle du jour est l'histoire d'une chair animée par une huile de coude qui badine avec le chaos

la chair, flasque ferme blanche noire lisse et poilue à la fois, tend un membre ;

puis deux puis trois etc. jusqu'à épuisement des ressources ;

la perception se trouble sur le décor immaculé quand la poussière dont la chair se couvre l'absorbe ;

une pendule une alarme ou une sirène retentit ;

un jeu d'ombres et lumières esquissent jusqu'à la chair un cocktail de bienvenue :

un peu de vinaigre blanc

un peu de bicarbonate de soude

et quelques louches d'eau tiède au goût ;

la chair avale cul sec avant le dernier psst « un autre » elle demande par des va-et-vient spasmodiques ;

un deux trois promenons-nous dans l'émoi

quatre cinq six avant que le doute ne s'immisce ;

la chair copule avec le chaos et alors trouve que l'inconsistance lui va plutôt bien :

voilà c'est tout

zéro budget décor costume comédien technique

juste l'histoire

et l'éponge

à passer

sur l'idée de départ le fil rouge et les mots

sur les éclats de voix les bris d'os et les chairs qui se rendent

à la terre

il doit en parallèle exister un remède de grand-mère pour désengorger l'espérance.

EXORCISME

Ana Minski

Faut-il fuir ou affronter
Celui qui vous ignore
Celui qui vous méprise
Celui qui vous veut suppliante et larmoyante
Jusqu'au silence et l'immobilité de la mort...

Faut-il fuir ou affronter
Pour extraire cette pierre de folie qui nous dévore les entrailles...

Neuf mois, neuf mois d'attente.
Et pour quoi ? Pour récolter une volée d'injures et de mépris.
Je croyais en cette amitié, mais ce n'était qu'imposture.
Encore une fois. Personne n'est irremplaçable.
Nous ne le savons pourtant que trop bien.

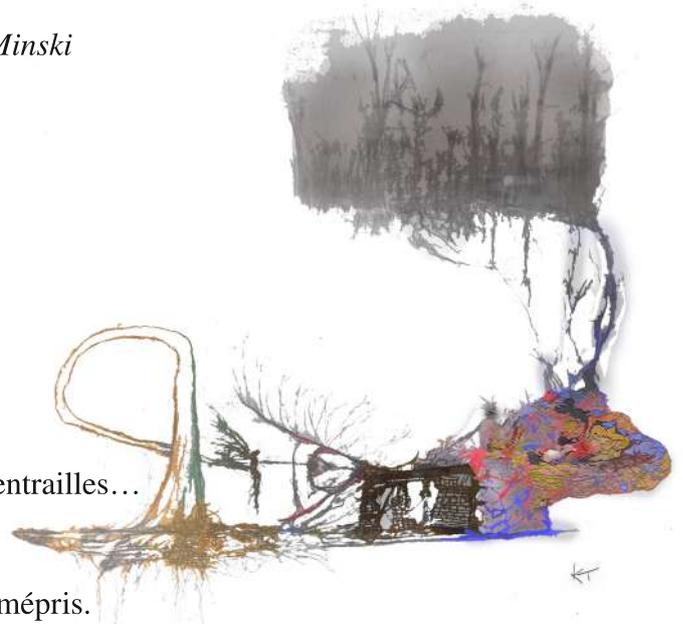
De nos jours, il est plus facile de grimper à l'arbre pour jeter des pierres que de ravalier sa fierté. Pour beaucoup, il suffit de crier « Au suivant ! » Ainsi va le monde. D'abus de pouvoir en abus de pouvoir. De mensonges en mensonges. De falsifications en falsifications. Une trahison est une trahison. Aucune justification ne changera ça. Il est trop tard à présent. Le mal est fait, comme on dit.

Nous aurons beau nous agiter,
bondir, mordre, grogner, trembler, injurier, gémir,
dans le cercle infernal de nos blessures
les flammes de cette colère ont eu raison de nous
jusqu'à la dernière giclée de sentiment...

Neuf mois. C'est le temps d'une gestation. On peut dire que la mise bas fut une belle mise à bas. Ce fut digne d'une tragédie grecque. Mes nerfs épuisées par les insomnies, par la violence d'émotions contradictoires, par des questionnements sans fin se heurtant toujours au silence obstiné du bourreau. En amitié, il faut pourtant de l'humilité, prêter de l'attention aux sentiments de l'autre. C'est du moins ce que j'ai appris. Alors, pourquoi devrais-je avoir honte d'avoir tenté de recoller les morceaux ? Ce n'est pas moi qui suis entrée dans l'arène, ce n'est pas moi qui ait endossé le costume de matador, ce n'est pas moi qui me suis acharnée à piétiner l'autre. Je connais l'incantation. Comme toutes les mendiante mon âme est la vallée fertile des conjurations.

Par lambeaux, j'arracherai aux fantômes de l'enfance
cette douleur qui nous fouette et nous sépare
nous disperse et nous dissèque
j'accomplirai le souhait des filles du feu...

Je ne crains pas les naufrages. J'en ai connu d'autres, comme dirait ma mère. Notre pouvoir est celui des nuisibles. Nous nous adaptons à tous les poisons.



Je connais l'incantation :

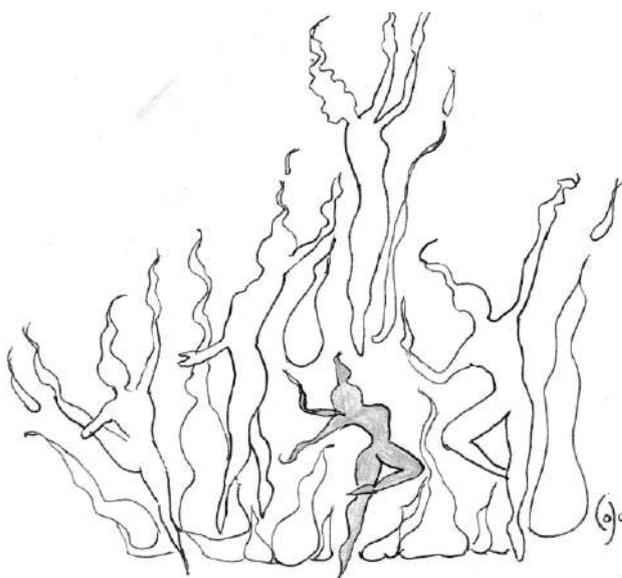
« Je suis la vie, tu es la mise à mort.

Je suis l'amour, tu es la servilité.

Je suis une fille du feu, tu es une scorie. »

FEU

Eva Lebois



Un crépitement apaisant se dégageait de l'incendie naissant. Le foyer se trouvait derrière un grand meuble dont la femme ne voyait que le contour, se détachant du noir grâce à la lueur rougissant l'air et révélant plein de petites particules parsemées en une pluie poudreuse dans la pièce. La femme appréciait l'odeur qui commençait déjà à imprégner l'endroit ; elle savait que l'air deviendrait bientôt irrespirable, mais pour le moment elle pouvait encore rester là sans sentir ses yeux piquer, alors elle resta. Elle s'approcha du feu maintenant adulte et observa la douce danse des flammes, ballerines maudites, condamnées à hanter les hauteurs sans jamais pouvoir s'envoler complètement, goûtant la liberté sans pouvoir la saisir, effleurant le ciel en gardant toujours les pieds sur terre. Le bal de couleurs continua à s'agrandir doucement, révélant une gamme de nuances toujours plus grande, toujours plus belle, toujours plus braise. Les pointes de cheveux des ballerines fantômes étaient d'un jaune doux, on croyait voir de l'or ne sachant pas qu'il est or, une beauté cachée et timide, mais qui s'étendait plus bas en un royal orange, fier, grand. La couleur rougissait encore jusqu'à atteindre le rouge, le plus lent, le plus ardent, le plus chaleureux, le plus malheureux, le plus irréel mais le plus vrai des rouges. Et au milieu, reine déchue, perdue dans la foule de ses sujets devenus révolutionnaires, une petite flamme bleue dansait. La femme comprit immédiatement que, malgré sa taille, minuscule, et sa couleur, inattendue, c'était elle, la Flamme, c'était elle, la Dame du feu.

AUTRICES ET AUTEURS

Cédric Bessaies est cofondateur de la Loutre de Béryl. Il écrit depuis quelques années et partage ses récits depuis peu. Il est particulièrement attaché aux thèmes de l'enfance et du rêve, aux jeux d'ambiances et de sens ainsi qu'aux évocations mythologiques.

Christophe Condello a siégé sur le conseil d'administration de la Société littéraire de Laval, comme membre du jury du Conseil des Arts et des Lettres du Québec pour les bourses aux écrivains, du prix de poésie intercollégial ainsi que pour l'attribution du prix Jacqueline Déry-Mochon.

Il est membre du jury intercollégial de Poésie et ancien responsable de la poésie de la revue Brèves littéraires.

Il est apparu dans la 6ème anthologie de la poésie de Jacques Basse et dans Anthologie Poésie du monde 2020 aux éditions du Cygne.

Sandrine DAVIN est née à Grenoble où elle réside toujours.

Elle est autrice de poésie contemporaine inspirée des tankas, et a édité 14 recueils de poésie.

Ses ouvrages sont étudiés par des classes de l'enseignement primaire et au collège où Sandrine intervient auprès des élèves.

Elle est également diplômée par la Société des Poètes Français pour son poème « Lettre d'un soldat ».

Antonin Draille écrit pour mettre en mots des atmosphères. Il se plaît dans les franges brumeuses, où se dessinent souvent en filets de lexique des perspectives d'affirmation.

Marianne Desrozières dirige la revue littéraire *L'Ampoule* des éditions de l'Abat-Jour. Elle est l'autrice de quatre livres dont le dernier *Fantasmagories. Contes noirs et flamboyants* (éditions de l'Abat-Jour, 2018).

Emeline Houël vit en Guyane. Elle a publié plusieurs textes en revue (Arpa, Verso, Microbe, Cabaret) et a été lauréate du Prix Arcadia 2020 et du Prix Caméléon des Poétickets 2021. Son écriture parle de sensibilité, de transcendance, de vibration, de matière.

Eva Lebois a 21 ans. Elle fait des études d'édition afin de poursuivre son rêve de devenir un jour éditrice. Elle pose de courts textes de poésie sur son compte Instagram : @evadrawsnothing.

Lina Mor

Lin amor

L'inamor

Lin à mort

Li n'âme or.

Lina mort.

Lina mord.

Li n'a mo rrrRrRr.

Joan OTT est romancière, dramaturge, parolière, chanteuse et comédienne. Elle a publié dix-neuf ouvrages dont trois ont été distingués et cinq ont fait l'objet d'une adaptation scénique.

<http://compagnie-ladoree.fr>

Myriam OH (Ould-Hamouda) évolue avec le cœur dans les domaines du social et de l'artistique, y trouvant de précieux outils pour planter des graines qui donneront des plantes et des fruits différents selon le parcours de vie de celui qui les accueille. Elle propose des ateliers d'écriture créative nourris par sa double approche sociale et artistique. Comédienne pratiquante, elle travaille aussi des projets de spoken word en collaborant avec d'autres artistes.

www.myriam-oh.com

Facebook : <https://www.facebook.com/oh.myriam/>

oh.myriam/

Instagram : oh_myriam

Jonas Verschoyle s'est d'abord nourri des sciences du cosmos, qui font de l'humain une poussière.

Puis des sciences historiques, qui font de l'humain un instant. Aujourd'hui il se consacre aux sciences de l'évolution, qui font de l'humain une idée.

Illustrations de Lola, Ana Minski et Koba-T.

<https://lesruminants.com/>

www.lesruminants.com

